

## LA GUERRE DES PAYSANS

Francis RAPP

Professeur Émérite à l'Université Marc Bloch de Strasbourg  
Membre de l'Institut

Extrait choisi par Jacques Bergeret à partir de l'intervention de Francis Rapp lors du colloque CNAHES de Strasbourg du 1<sup>er</sup> juin 2002 « *L'Alsace au miroir de son passé, quelques caractères originaux de sa mentalité* », pour servir la réflexion sur « Les pauvretés d'hier, d'aujourd'hui... et demain » proposée par le CNAHES Grand Est et de l'AHRESS Lorraine Champagne-Ardenne. L'enjeu du contrôle des ressources anime les antagonismes et interroge les modes de gouvernance... Un rapprochement peut être fait avec la révolte moderne des Gillets Jaunes apparu en octobre 2018 qui interroge le fonctionnement de la démocratie.

L'Alsace, dès le Moyen-Age, est exportatrice. On peut citer LOUIS LE DEBONNAIRE, fils de CHARLEMAGNE exilé en Alsace (on l'appelait le petit noireau, *Nigelluss*) qui, lorsqu'il est parti, a eu quand même la gentillesse de nous faire un compliment, en disant : « *l'Alsace crèverait d'indigestion et serait en permanence saoule si les frisons ne remontaient pas le cours du Rhin, et ne venaient pas chercher l'excédent de blé et l'excédent de vin, en apportant en échange du sel, des draps et des chevaux* » ... Effectivement, on exporte. Mais, à la fin du Moyen-Age, des tensions montent car il y a des difficultés économiques, comme le montrent les mouvements des prix et des récoltes. A cette époque, pour des raisons climatiques ou de fatigue du sol, à des récoltes extrêmement importantes aussi bien dans la viticulture que dans l'agriculture, succèdent · d'autres au contraire très maigres. Dans les deux cas, c'est assez médiocre pour le paysan. Si la récolte est très abondante son produit ne vaut rien car le paysan qui ne peut pas stocker est obligé de vendre à n'importe quel prix. Et s'il n'y a rien, il n'a rien et, surtout, tous les petits, les manouvriers qui viennent faire la moisson et les vendanges n'ont pas de travail ou pratiquement pas. Or, il y a, à cette même période, un renforcement de l'autorité seigneuriale, les féodaux ayant beaucoup de mal à s'adapter à la société qui se modernise, avec de nouvelles techniques, la nouvelle construction des châteaux ... Dès lors, ils ont tendance à reprendre en particulier le contrôle des communaux, à interdire le droit de chasse qui s'était pratiquement répandu, la pêche ... Tous ces éléments conjugués amènent une tension très forte, qui éclate dans un événement dont il faut dire deux mots pour terminer cette première partie : la guerre des paysans.

Pour Engels, seuls ses lecteurs probablement Je savent, la première révolution n'est pas celle de 1789, mais celle de 1525 avec la guerre des paysans. Il fait sûrement un peu nationaliste, mais peut-être cet allemand qui avait assez de se faire servir tout le temps les Droits de l'Homme, a-t-il fait valoir l'antériorité d'un tel mouvement en pays germanique, bien que celui-ci n'ait pas réussi. C'est en effet très curieux. Dans toute l'Allemagne du Sud-Ouest, l'Alsace comprise, au printemps de 1525, les paysans ont pris les armes. Mobilisables par les seigneurs, ils avaient des armes : des épées, des lances, éventuellement des arquebuses, mais pas de chevaux, contrairement à ce qu'on peut penser, ou plutôt ils n'avaient pas l'habitude de les monter. Ils ne disposaient naturellement pas de canon, mais avaient tout de même des armes. On a assisté alors à une levée générale. Et dans Je sens de cet exposé, il me semble qu'on peut en retenir deux éléments.

Le premier élément est le signe de ralliement, le *Bundschuh*, la grosse « godasse » de paysan attachée au mollet par des lanières (*Bund, binden*). Un peu comme chez les saàs-culottes, c'est un élément vestimentaire: le sans-culotte n'a pas la culotte avec des bas de soie, mais le pantalon, la carmagnole. Le *Bundschuh* n'est pas l'escarpin, la botte ou les gants, tenue de seigneur, mais le godillot, qu'on met alors au bout d'un bâton et dont on est fier. D'ailleurs il en est resté quelque chose: quand je dis à mes amis d'autres provinces que je suis petit-fils de paysan, assez souvent ils font une drôle de tête, et ça me frappe beaucoup, car pour moi c'est une fierté. *E Bûr*, c'est quelqu'un qui travaille, qui a une certaine indépendance, une certaine richesse et qui est fier de son métier.

Et puis, deuxième élément, dans leur programme révolutionnaire il y a quelque chose de tout à fait utopique, mais très significatif. Ils considèrent toutes ces institutions, tous ces états, comme inutiles, et ils veulent une société fondée sur les communes, une commune à côté de l'autre, une confédération de communes, avec un seul chef, l'Empereur. On balaie d'un seul coup toutes les institutions intermédiaires, et la cellule fondamentale, la seule vraie, la seule utile, c'est la commune. Alors, ils se sont faits massacrer de manière épouvantable: protestants, catholiques, tout le monde leur a tapé dessus. Martin LUTHER a même fait plus qu'une erreur, on peut dire une faute : il a incité les seigneurs à écraser les paysans. Les nobles le considéraient comme la cause de la révolte par ses discours sur la liberté et le changement (et c'est partiellement vrai) et, pour se dédouaner, il les a poussés à l'extermination: « *Tuez-les tous, noyez-les, tuez-les à coups de bâtons, un seigneur fait mieux de tuer des paysans que de prier* ». Ils en ont tué beaucoup. Dans certains villages on a des décomptes précis. Il y a eu plus de morts à la guerre des paysans qu'à la première guerre mondiale, comme à Ribeauvillé, à Dambach, ou encore à Saverne, bourgade où l'on a dénombré plus de 12500 tués. On peut estimer alors à 150 000 la population villageoise alsacienne, dont au moins 30 000 hommes dans la force de l'âge ont été tués. Mais comme les tuer tous posait des problèmes (il en faut bien pour produire !!), alors il a fallu finalement limiter la répression juridique. Et les communes ont continué, avec une espèce de continuité jusqu'à nos jours.